



LA REVUE SÉNÉGALAISE DES SCIENCES DE L'INFORMATION

LARSIC / ED-ETHOS / EBAD / UCAD

Les savoirs endogènes en question

Sous la direction de Aminata KANE et Moussa SAMBA



LA REVUE SÉNÉGALAISE DES SCIENCES DE L'INFORMATION

LARSIC / ED-ETHOS / EBAD / UCAD

Les savoirs endogènes en question

Sous la direction de Aminata KANE & Moussa SAMBA

Préface du professeur Bernard DIONE

Ecole de Bibliothécaires, Archivistes et Documentalistes

Université Cheikh Anta DIOP de Dakar

Tél. 00 (221) 33 825 76 60

© EBAD-2024

Tous droits réservés

COMITÉ SCIENTIFIQUE

- Annaëlle France Winand (Université de Montreal- EBSI)
- BALIMA Dimitri Régis (Université Joseph KI-Zerbo)
- BOCOUM Hamady (UCAD, Musée des civilisations Noires-Sénégal)
- BOULESNANE Sabrina (Université Lyon 3 - France)
- BOUZIDI Laid (Université Lyon 3 - France)
- CASENAVE Joana (Université de Lille - France)
- CHEVRY PEBAYLE Emmanuelle (Université Haute Alsace - France)
- COTE Christian (Université Lyon 3 - France)
- DIAKHATE Djibril (EBAD-UCAD-Sénégal)
- DIONE Bernard, (EBAD-UCAD-Sénégal)
- DIOP Papa Momar (Unesco et ARCMoW)
- EL HACHANI Mabrouka (Université Lyon 3 - France)
- FAU Jean-François (Université Senghor d'Alexandrie, Égypte)
- FLEURY Béatrice (Université de Lorraine – France)
- GUIMARÃES José Augusto Chaves (Université São Paulo - Brésil)
- KOUAKOU Sylvestre K. (EBAD-UCAD-Sénégal)
- LIQUETE Vincent (MICA-Bordeaux)
- MBENGUE Moustapha (EBAD-UCAD-Sénégal)
- MUSTAFA EL HADI Widad (GERiico, Lille 3)
- NDIAYE Ahmeth (EBAD-UCAD-Sénégal)
- OLEMBE Esther (Archives Nationales - Cameroun)
- PAM Adam Aly (UNESCO-Paris)
- SAMBA Moussa (EBAD-UCAD-Sénégal)
- SLAVIC Aida (Universal Decimal Classification Consortium - Pays-Bas)
- STALDER Angèle (Université Lyon 3 - France)
- WIOROGÓRSKA Zuza (université de Varsovie)

Table des matières

INTRODUCTION : LES SAVOIRS ENDOGENES EN QUESTION	AMINATA KANE & MOUSSA SAMBA	1
LA FONCTION DES THRENES DANS LE TEMOIGNAGE DE LA MORT ET LA PERENNISATION DES TREPASSES DANS LA MEMOIRE COLLECTIVE BAFIA (1880-1944)	LEOPOLD SEDAR EDONG	10
LE SANG DU VENTOUSEUR (YEMEN)	ANNE REGOURD	30
SANGOMAR : UN MYTHE, DES RESSOURCES, UN ENVIRONNEMENT DE PRODUCTION	MAME ARAME	
SOMMARE		58
LES PRINCIPES DE CONSTRUCTION D'UN IMAGINAIRE SOCIETAL DANS LE PEKAAN DE GELLAAY AALI FAAL A LA GENERATION ACTUELLE DES CHANTRES DE CE GENRE COMMUNAUTAIRE	HAMET MAIMOUNA DIOP	77
DE L'EPISTEMOLOGIE A L'EPISTEMICIDE : LE SOCIOLOGUE FACE AU DENI DE SCIENTIFICITE DES SAVOIRS ENDOGENES	AMETH BA & KHALIFA MBOW	95
L'IBOGA. UN PATRIMOINE NATUREL, CULTUREL ET NATIONAL AU SERVICE DU MONDE	IDOMBA	
MBOUKOUABO CLAIRE VERSUELA		112
SAVOIRS ENVIRONNEMENTAUX ET CIRCULATIONS : PERSPECTIVES GEO-HISTORIQUES SITUEES DEPUIS LA CARAÏBE	LINDA BOUKHRIS	130
CONSERVATION DES PRATIQUES CULTUELLES TRADITIONNELLES CHEZ LES LEBU DU SENEGAL : FOLIE OU GENIE D'UN PEUPLE ?	MOUSSA SAMBA	145
ÉPISTEMOLOGIE FEMININE ET CODAGE MASCULIN DU RECIT SOCIAL	MAMADOU FALL & AMINATA KANE	163
SAVOIRS FEMININS ET DEVELOPPEMENT TERRITORIAL : QUELLES STRATEGIES DE VALORISATION DU PATRIMOINE SOCIO-ECONOMIQUE DES NANA BENZ DANS LES POLITIQUES PUBLIQUES TOGOLAISES ?	ESSOZIMINA BAMAZE N'GANI	180

De l'épistémologie à l'épistémicide : le sociologue face au déni de scientificité des savoirs endogènes

Ameth BA

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Laboratoire ARUT
ba.ameth1@ugb.edu.sn

Khalifa MBOW

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Laboratoire URIC
mbow.khalifa@ugb.edu.sn

Résumé

L'article analyse la place des savoirs endogènes dans la production scientifique, souvent marginalisés par l'épistémologie positiviste occidentale. Ces savoirs, ancrés dans des contextes socio-culturels spécifiques, constituent un socle important pour une science adaptée aux réalités locales. À travers une approche souverainiste, le texte montre que les savoirs locaux, comme les traditions orales ou les pratiques thérapeutiques, sont essentiels pour enrichir la science et répondre aux problématiques des sociétés du Sud. À partir d'une analyse de documents, il récuse l'universalité prétendue de la science occidentale, qui tend à ignorer la diversité des savoirs et à privilégier une épistémologie homogène et centralisée. Ces savoirs dits traditionnels structurés autour de parémies et d'écrits soufis s'avèrent souvent plus pertinents dans certains contextes, notamment en médecine, où les ethnomédecines et pharmacopées locales offrent des solutions face aux limites des approches conventionnelles. Cet article plaide enfin pour une écologie des savoirs, un modèle pluriel et inclusif, reconnaissant la complémentarité entre science conventionnelle et savoirs endogènes. Cette perspective favoriserait une production scientifique enrichie et adaptée aux divers contextes sociaux, tout en valorisant les patrimoines culturels des sociétés non occidentales.

Mots-clés : approche souverainiste, écologie des savoirs, épistémologie positiviste, savoirs endogènes, scientificité

Abstract

This article analyzes the place of endogenous knowledge in scientific production, often marginalized by Western positivist epistemology. This knowledge, anchored in specific socio-cultural contexts, constitutes an important basis for a science adapted to local realities. Through a sovereignist approach, the text demonstrates that local knowledge, such as oral traditions or therapeutic practices, is essential to enrich science and meet the challenges of societies in the South. Starting from a documentary analysis, it rejects the supposed universality of Western scholarship, which tends to ignore the diversity of experts and to favor a homogeneous and centralized epistemology.

This so-called traditional knowledge, structured around proverbs and Sufi writings, is often more relevant in certain contexts, particularly in medicine, where ethnomedicines and local pharmacists offer solutions that are close to convenience. The article finally pleads for an ecology of knowledge, a plural and inclusive model, recognizing the complementarity between conventional knowledge and endogenous knowledge. This perspective would promote scientific production enriched and adapted to different social contexts, while promoting the cultural heritage of non-Western societies.

Keywords: sovereignist approach, ecology of knowledge, positivist epistemology, endogenous knowledge, scientificity

Introduction

La nécessité de comprendre le monde et les phénomènes qui nous entourent a constitué, depuis des siècles, une préoccupation majeure de l'Homme ayant mobilisé différents discours face à la complexité du réel. Si la magie, la religion, les mythes et les connaissances populaires ou savoirs endogènes ont constitué les premiers repères dans la tentative de compréhension du monde, c'est le discours scientifique qui finit par s'imposer comme modèle pour l'explication des phénomènes sociaux. Cette science, émergeant en Occident, se définit par son raisonnement rigoureux, méthodique, logique et ses résultats vérifiables. Dès lors, la compréhension et l'élucidation du réel se font en dehors de tout préjugé issu du sens commun. Ainsi, les savoirs endogènes, aussi appelés savoirs locaux (Tourneux, 2019) ou connaissances populaires (Niang, 2003) sont écartés de la gamme des connaissances scientifiques par l'épistémologie positiviste du nord qui prône une « opposition absolue » entre science et opinion (Bachelard, 1934).

Même si l'épistémologie positiviste écarte ces savoirs endogènes telles des connaissances dénuées de toute logique et rigueur, il sied de souligner qu'en Afrique, ils ont, par le biais de personnes à la sagesse reconnue (griots, personnes âgées, chefs religieux, etc.), jadis assuré l'ordre, la stabilité et le vivre ensemble. Les savoirs endogènes constituent un opulent réservoir d'acquis émanant d'une culture donnée. Ils renvoient à une connaissance vécue comme partie intégrante du patrimoine d'une société (Hountondji, 1994). En ce sens, la science, telle qu'elle est définie par l'épistémologie classique, tend à exclure ces formes de savoirs du processus de formation de l'esprit scientifique, les percevant comme des entraves à son développement. Cette perspective engendre deux orientations distinctes : l'une repose sur l'approche occidentale de la production scientifique, tandis que l'autre cherche à promouvoir la valorisation des savoirs locaux au sein de l'entreprise scientifique. Cela soulève alors la question de la scientificité de ces savoirs, façonnés par le cadre social et de l'héritage culturel. Afin de répondre à cette problématique et d'établir la légitimité scientifique des savoirs endogènes, cet article adopte une approche souverainiste, mettant en lumière que tout projet scientifique trouve ses fondations dans l'ancrage culturel. Il propose ainsi l'écologie des savoirs et le pluriversalisme comme paradigmes centraux pour repenser les modèles de production de la connaissance.

1. Science, épistémologie et savoirs endogènes

1.1. De la nécessité de démarginaliser les savoirs endogènes...

La question de la scientificité des savoirs endogènes ne trouve pas les mêmes réponses selon la position des chercheurs. Sans nier la rigueur et la logique qui encadrent la production de la connaissance scientifique, Abdoulaye Niang (2003) récuse tout rejet systématique du sens commun par l'homme de science. Il montre qu'à l'opposé de la conception épistémologique du nord, les connaissances populaires, provenant d'intellectuels anonymes du peuple ou de penseurs communautaires, regorgent des rationalités et des objectivités variées, et aux portées et degrés scientifiques inégaux. L'homme de science doit donc avoir une posture de doute méthodique envers le sens commun et non un préjugé entretenu. Abdoulaye Niang renseignait :

« [...] non seulement, l'homme de science doit se départir des préjugés négatifs sur le sens commun, mais aussi, être prêt à considérer celui-ci comme un ensemble d'idées et de propositions théoriques à soumettre à l'épreuve de la réalité, selon les méthodes scientifiques éprouvées » (Niang, 2003 : 4).

Du fait, de leur usage de l'empirisme et de l'intuitionnisme, les savoirs endogènes, loin d'être totalement subjectifs et dépourvus de toutes utilités scientifiques, sont d'un atout immense pour la science. Il s'agit de les accorder plus de valeurs en ce sens que dans toute société, et sur tout domaine, celle-ci est précédée de ces savoirs antérieurs ou protosciences (Lévy-Leblond, 2004). Les savoirs endogènes sont donc au début de toute science. Alors, il est important de procéder à leur démarginalisation et à leur intégration à la dynamique des recherches contemporaines (Hountondji, 1990). Cette démarginalisation, permet non seulement de restaurer aux savoirs endogènes leur statut épistémique, mais aussi de rompre avec cette logique d'extraversion scientifique.

Pour ce faire, il y a nécessité d'inventorier les possibilités de systématisation des conditions du pluriversalisme dans la production des savoirs (Ndiaye, 2021) et d'endogénéiser les concepts, théories et méthodes de recherches déployés pour appréhender la réalité dans les sociétés du sud (Ly, 1989 ; Sylla, 2020). Autrement dit, il s'agit de s'interroger et de prendre du recul face au monopole de la connaissance qui a conduit à une production des absences dans la science occidentalocentriste (De Santos, 2011). Cependant, elle a largement puisé

dans les savoirs endogènes. Paulin Hountondji (1990) le souligne en affirmant :

« La colonie n'était qu'un immense réservoir de faits scientifiques nouveaux, recueillis à l'état brut pour être communiqués aux laboratoires et centres de recherche métropolitains, qui se chargeaient, et pouvaient seuls se charger de les traiter théoriquement, de les interpréter, de les intégrer à leur juste place dans le système d'ensemble des faits connus et reconnus par la science » (Hountondji, 1990 : 2).

1.2. Pour une épistémologie plurielle et inclusive

Le déni de scientificité des savoirs endogènes résulte d'un rapport de force qui oppose le nord, détenteur des revues et institutions pour le classement et la publication de la production scientifique, et le sud marqué par une aliénation épistémique et une extraversion vers le nord. Ce scientisme engendre la colonialité des savoirs, l'épistémicide, le linguicide et l'injustice cognitive qui ont produit, dans le sud, *« une castration psychique qui a abouti à des mécanismes inconscients de renoncement dans l'acte de production intellectuelle, sauf si celui-ci se manifeste sous la forme d'un mimétisme, d'une répétition du même dans le domaine des idées produites par le maître¹ »* (Niang, 2003 : 21). Il faut aussi souligner, dans cette marginalisation des savoirs endogènes, le rôle de la modernité avec ses lots de conséquences sur les autres cultures et les autres modes de vie, ainsi que le capitalisme qui, en mettant en avant les notions de propriété privée, d'individu indépendant et atomisé, de maximisation du profit, etc., relègue au second rang les autres économies (populaire, sociale et solidaire) au profit de l'économie marchande longtemps brandie par l'occident (Ndiaye, *Loc. Cit*). C'est une forme de violence épistémique infligée aux savoirs endogènes, entraînant, par conséquent, une méconnaissance des modèles identificatoires endogènes et leur négligence par les populations non occidentales elles-mêmes.

Toutefois, le caractère universel et objectif de la science a fortement été remis en cause au point qu'il est devenu aujourd'hui presque impertinent, voire impossible de parler de

¹ Dans cet article, Abdoulaye Niang parle de maître pour faire référence au colonisateur qui non seulement a imposé aux colonisés sa domination politique, mais aussi la domination de son savoir.

science au singulier. Si dans la tradition occidentale, la science est une connaissance objective et universelle, rigoureusement et logiquement démontrée, elle ne permet pourtant pas de saisir l'intelligibilité de certaines réalités du sud. Et pourtant, le but de celle-ci n'est rien d'autre que de comprendre les phénomènes naturels, mais aussi d'être utile à la société qui la produise. Les sociétés ne peuvent pas avoir une seule et unique science qui permet de comprendre tous les phénomènes naturels en raison de la complexité et de la variabilité du réel. Pour Jean-Marc Levy-Leblond « *toutes les cultures humaines disposent des outils intellectuels servant à permettre l'émergence de savoirs scientifiques* » (Levy-Leblond, 2004 : 4). Rejeter systématiquement les savoirs endogènes dans l'entreprise de production scientifique relève d'un préjugé scientifique qu'il faut combattre afin d'élargir les possibilités de production de la science qui peuvent s'enrichir à travers ces connaissances populaires. En réalité, Il n'y a de science que s'il y a volonté subversive pour les paradigmes dominants ; une volonté démontrée à travers un raisonnement systématiquement convaincant et dans le but de les faire évoluer.

L'on se demande donc si la science et l'épistémologie positiviste du nord restent encore les seuls baromètres à l'aune desquels, doit se mesurer la scientificité des connaissances. Cette épistémologie positiviste, en tant qu'« *étude sur la science* » ou « *réflexion sur la connaissance spécifiquement scientifique* » (Soler, 2019), a laissé peu de place aux savoirs endogènes qui, à travers leur ancrage dans les us et coutumes « *sont le produit d'un long processus d'observation et de constats récurrents portant sur des faits et qui ont déjà fait leurs preuves* » (Ndiaye, 2021 : 297). Considérer les savoirs endogènes comme non scientifiques, dénote l'ethnocentrisme occidental qui a longtemps guidé l'épistémologie positiviste du nord. D'où l'importance de s'inscrire dans une « *posture de désobéissance épistémique, intellectuelle et culturelle* » afin de rappeler aux prétentieux détenteurs de la seule connaissance scientifique considérée comme valable, que celle-ci est relative et dépend en large partie de déterminants spatio-temporels. En un mot, elle est le produit de l'histoire et de la culture ; un produit social (Chan et al., 2020). C'est en ce sens qu'Abdoulaye Niang (2010) soulignait que la sociologie africaine devrait se baser sur la « *sociologie implicite* » incarnée par les proverbes et maximes, et utilisée pour forger un individu répondant aux normes de la société et capable de pérenniser le vivre ensemble (Sylla, 2020).

2. La scientificité des savoirs endogènes : une démonstration par la recherche en milieu africain

3. Les savoirs endogènes pour une science socialement ancrée

En tant qu'un produit social, la science se construit dans une société et dans une culture selon les codes. Elle demeure alors, partielle et partiale. Ce qui fait qu'en termes de recherche et de production du savoir scientifique, il faut intégrer le contexte local avec les réalités socio-culturels. Comme production sociale et sociétale, la science se forme et se forge à travers les vécus des acteurs sociaux qui, surtout en sciences humaines et sociales, constituent les sujets d'études. Il faut donc passer par ces individus membre d'une société pour appréhender les problématiques sociales et produire un discours scientifique. Sauf que, ce que le chercheur reçoit de ces derniers, ce n'est rien d'autre que leurs points de vue structurés autour de vécues, d'expériences, de croyances et de représentations.

L'entretien constitue tout d'abord une relation sociale où, au moins, deux individus, parfois, de cultures différentes cherchent à interagir selon des intérêts différents : l'un cherche à recueillir des informations sur une problématique bien définie, l'autre cherche à répondre aux attentes du premier et à faire bonne impression. Deux enjeux différents qui exigent de la part du chercheur d'intégrer les codes et conduites du groupe social de l'interviewé d'une part, et d'autre part, d'accepter les conditions et les comportements de ce dernier. Cela nécessite un long travail de déblaiement pour entrer dans la peau des sujets sociaux qui ont la latitude de répondre convenablement en distillant les bonnes informations ou d'en dissimuler. La réussite d'un échange entre un chercheur et un informateur repose sur la qualité de la discussion et sur le rapport de confiance (Lessard-Hébert, Goyette & Boutin, 1997).

Lorsque la communication est défailante, le travail du chercheur perd tout son sens et toute sa qualité car l'acteur social a tendance à opposer un refus, à ignorer certaines questions ou de répondre avec lassitude et mépris. Dès lors, la formation du discours scientifique ne peut se faire en dehors du contexte social. Il s'agit donc, de prendre en compte les dimensions culturelles des interviewés puisqu'elles impactent sur la structure de leurs discours. Ces traits culturels ne sont rien d'autre que ce qui constitue leur quotidien : les savoirs endogènes. En effet, la culture renvoie, selon Héla Yousfi, à « *un système de référence qui permet aux acteurs de faire du sens de leurs propres actions et du monde dans lequel ils vivent* » (Yousfi, 2007 : 25). Les savoirs endogènes demeurent des construits culturels constitutifs du *background* des populations en les permettant de se mouvoir dans un système social où ils

représentent les référents en termes de connaissance. Lorsque la culture se perçoit comme une vitrine qui permet de donner du sens aux réalités dans lesquelles on baigne et qui garantissent la compréhension du monde, on peut alors recourir aux créations culturelles pour codifier la manière dont les interactions sociales se négocient par les agents et les groupes sociaux (d'Iribarne, 2006 ; Yousfi, 2007).

La formation de l'esprit scientifique en Afrique passe par le biais d'une socialisation, d'une transmission de façon de voir, d'analyser et de se représenter les réalités locales. Produire une connaissance scientifique doit intégrer, *de facto*, cette forme de constitution du savoir, contrairement à l'approche occidentale où la formation de l'esprit scientifique repose sur des obstacles épistémologiques à surmonter, sur des critères comme l'universalité et l'objectivité. En Afrique, la co-construction du savoir prend pour point de départ des savoirs ancrés et transmis de générations en générations, qui sont vus, dans le savoir scientifique occidental, tels des obstacles à surmonter pour la production de la science. Ce qui constitue un obstacle dans certains contextes devient source de discours scientifique ailleurs, dans d'autres sociétés et cultures. L'erreur réside dans le fait de vouloir homogénéiser les processus de formation de l'esprit scientifique, en négligeant la spécificité des peuples et le relativisme des procédés de construction du savoir scientifique.

Les savoirs endogènes, en tant que connaissances scientifiques, répondent à des critères de scientificité localement codifiés et socialement acceptés. L'acceptabilité sociale et culturelle en constitue le fondement principal. En effet, il ne faudrait pas perdre de vue que l'organisation des sociétés africaines met en avant la reconnaissance sociale et la réputation comme des aspects déterminants pour la production d'un savoir. Le proverbe qui dit « *en Afrique lorsqu'un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle* » illustre bien cet aspect de la formation et de la transmission des connaissances détenues par le vieillard, figure emblématique de l'ancienne génération et dépositaire, par excellence, d'une connaissance encyclopédique sur la vie quotidienne. Cela met en lumière l'importance de ces dynamiques sociales et culturelles.

Dans ce contexte, ces deux sources intarissables d'idées, de croyances et de représentations demeurent des remparts pour une connaissance du sens et de la signification que les acteurs sociaux donnent à leur vécu. La science constitue justement une construction de second degré : le scientifique part du sens que les acteurs donnent à leurs actions pour l'attribuer un

second sens. Il donne du sens (*etic*) au sens que les populations attribuent à leurs vécues (*emic*). Il est essentiel de s'appuyer sur le sens commun et sur l'opinion car en justifiant leurs actions, les informateurs puisent dans un stock de représentations et de croyances en rapport avec leur univers social. Abdoulaye Niang (2003) renseignait déjà sur le fait que le sens commun pense et il sait bien penser dès fois.

La science en étant un produit d'une société, d'une culture, permet, en même temps, aux membres de cette société et de cette culture d'avoir une édification sur les logiques de la vie sociale. C'est dans cette même logique que s'inscrit les savoirs endogènes : ils font comprendre aux individus le soubassement des interactions, l'importance du vivre ensemble, de la pérennisation des liens sociaux, en incorporant et en adoptant les codes et les conduites régis pour l'organisation des actions interindividuelles. La scientificité des savoirs endogènes se mesure par leur capacité à renseigner sur les principes de la vie en société, sur la quête du savoir et sur les principes de vie parmi ses pairs : l'humilité, la dignité et l'honneur. Cette éducation à la vie sociale passe par des parémies, de la comédie, des contes et légendes véhiculés à travers les instances traditionnelles de socialisation. Ces représentations populaires participent considérablement à la formation de l'esprit scientifique en contexte africain et sénégalais. Il est question de formater l'esprit de l'individu afin qu'il soit capable de produire une connaissance scientifique.

3.1. La tradition orale telle un moyen de co-construction de la science

Dans la production scientifique en contexte africain et sénégalais, certaines connaissances véhiculées par la tradition orale (proverbes, dictons, etc.) y jouent un rôle crucial. Cette place de l'oralité dans la production des savoirs est déjà soulignée par Mahmoud Kati qui rappelait justement en 1913, l'importance des sources écrites et orales dans la production de connaissances. Yaovi Akakpo (2024), souligne à son tour le rôle de l'oralité dans le travail des scientifiques et l'impératif d'en faire un champ dans les études épistémologiques. Cette tradition orale, nous indique des pistes et itinéraires infaillibles pour produire de la connaissance scientifique. Des lors, elle nous informe sur l'importance de considérer les autres dans tout travail scientifique. Elle s'oppose en ce sens à ce qui est considérée comme connaissance universelle, théorisée par Hobbes, où « *l'homme est un loup pour l'homme* ». En contexte africain et sénégalais, le proverbe « *niit nitaye garabam* », c'est-à-dire « l'homme est le remède de l'homme » remet en cause cette affirmation. Ce proverbe nous appelle en tant qu'homme

de science, à inclure la relation que le chercheur entretient avec ses semblables ; il est parce que les autres existent. Il doit intégrer ce critère dans son entreprise de production de connaissances scientifiques.

Dans le même sillage, Amadou Hampâté Ba nous amène, dans cette entreprise de formation du *socius* africain et de l'esprit scientifique, à l'école du *Caméléon* qu'il considère comme un excellent professeur. En réalité, pour cet écrivain africain, le *Caméléon* constitue une illustration pertinente pour la co-construction de la connaissance et l'adoption d'attitudes en faveur de l'entreprise scientifique. Cet animal se caractérise par la « *prudence* », la « *précision* », l'« *adaptation* », la « *tolérance* » et le « *savoir vivre* ». En effet, le chercheur interrogeant des membres de sa société (ou d'une autre société) doit se forger une personnalité intégrant ces aspects de la vie sociale. Faire preuve de prudence et de tolérance dans la recherche, revient à comprendre qu'on n'est pas le seul chercheur à appréhender ou à avoir appréhendé telle ou telle autre problématique. C'est comprendre aussi qu'on peut ne pas avoir les mêmes référents culturels avec les informateurs, ce qui implique un certain niveau de tolérance et de savoir-vivre ; une sorte de réflexivité permanente. De plus, les savoirs endogènes enseignent l'humilité qui d'ailleurs constitue un principe de la science. Accepter que nous n'avons pas le monopole de la connaissance, que la connaissance reste inachevée parce que l'être connaissant est achevé. Il s'agit d'adopter le principe de l'inachèvement de la connaissance.

En dehors des proverbes, d'autres savoirs endogènes ici véhiculés par des érudits religieux nous mettent en garde contre certains obstacles à la science. Inspirés par la religion, les enseignements de Cheikh Ahmadou Bamba dans *Kun katiman*, nous indiquent que les véritables handicaps épistémologiques demeurent en grande partie l'excès d'alimentation, les passions et l'impatience. Il y souligne :

- “Essaies toujours de te cacher toi qui es à la quête du savoir. Ainsi tu t'épargneras les épreuves et les peines. Aies de la détermination, ainsi tu dépasseras ta génération”.
- “Ne te plains pas tout le temps des épreuves qui t'accablent. Sois courageux et agis de telle sorte que les gens croient que tu ne manques de rien”.
- “Car la science n'est jamais octroyée à quelqu'un qui craint la faim, Saches que DIEU élève son serviteur qui fait preuve de patience”.
- “Toi qui veux acquérir le savoir, révise à chaque fois, à chaque instant...”

De même, un autre savant sénégalais, El Hadj Malick Sy Maodo en écrivant *Quantaratul Murid met* le focus sur l'initiation psychologique en faveur de celui qui est à la quête du savoir. Cette éducation psychologique repose sur le chercheur lui-même, sur les attitudes qu'il doit adopter. La recherche nécessite un travail préalable où le scientifique intègre des comportements, une certaine façon de voir l'autre. Voir l'autre pas en tant qu'étranger différent de nous, mais comme un acteur qui a sa propre conscience orientée selon son groupe social. C'est au chercheur, alors, de prendre ce patrimoine culturel comme un atout pour sa recherche. Les informations fournies par l'interlocuteur demeurent ce qu'il pense de ce qui lui est demandé en rapport avec son capital culturel. Dès lors, envisager d'ignorer ces représentations populaires de la production scientifique, en les considérant comme un obstacle épistémique ou en affirmant qu'elles ne relèvent pas de la science, revient à renforcer cette vision unilatérale, unidirectionnelle et unidimensionnelle qui a longtemps été défendue par les Occidentaux. En réalité, ils mettent en place un modèle de production scientifique qui serait universel et sur lequel toute entreprise scientifique doit s'aligner.

Ce modèle s'articule autour d'obstacles à surmonter, de critères comme l'objectivité, l'impartialité à prendre en compte, des critères de validité à intégrer, le principe du positivisme et du scientisme à poursuivre. Or, limiter la science à ces quelques aspects, c'est l'ôter de tout son charme mais aussi et surtout, c'est perdre de vue que la science constitue un construit social qui dépend majoritairement, du moins exclusivement, du contexte socio-culturel. Le péché épistémique du modèle occidental demeure d'une part de considérer une connaissance universelle comme une connaissance unilatéralement étendue dans le monde. D'autre part, l'erreur épistémique de ce modèle tient au fait de considérer une objectivité-impartialité menant à un super-scientisme.

Contrairement à la science occidentale, l'objectivité-impartialité renvoie à un état d'esprit, à une certaine conscience collective ; la subjectivité constitue, en quelque sorte, une objectivité socio-culturelle reposant sur le legs des anciens. Une connaissance qui résiste au temps et aux générations, aux chocs culturels, à la mondialisation, ne peut-être qu'une connaissance scientifique. L'universalité devrait apparaître comme une démocratisation du savoir plutôt que comme une connaissance unilatérale admise par tous et partout. Elle demeure contextuelle et à contextualiser ; hors du milieu, ce qui est reconnu comme connaissance peut ne plus avoir cette valeur et, par conséquent, représenter autre chose. Gérard

Fourez et *al.* renseignaient que l'universalité des sciences ne réfère pas au fait de s'étendre de façon unilatérale à tout le monde, mais au fait que les scientifiques se sont accordés, à la suite « *de multiples rapports de forces, résistances, négociations et impositions* » (Fourez et al., 1997 : 17). Une science universelle se caractérise par son unicité et par son unité : or, la science se caractérise aujourd'hui à la fois par la pluralité des techniques et outils d'investigation avec à la base une spécialisation à plusieurs échelles, un morcellement du savoir et par la pléthore des traditions scientifiques.

Dans la production scientifique, les critères d'objectivité et d'impartialité se situent dans la posture que le chercheur adopte dans l'utilisation des ressources discursives collectés sur les informateurs qui puisent dans leur réservoir culturel. La subjectivité constitue le point de départ de toute recherche scientifique : du choix du sujet à la communication des résultats. Le chercheur, en sciences humaines et sociales par exemple s'appuie sur son intuition et après choix personnel pour sélectionner un objet, des acteurs et un terrain. L'hypothèse qui constitue généralement une réponse anticipée à la question de recherche, s'obtient à travers les idées préconçues, des préjugés et des représentations que le chercheur a de sa problématique. Il fait une sorte de prédiction sur ce que doit dire ses informateurs, il se représente les idées de ces derniers. Quoi de logique, si l'entreprise scientifique permet d'avoir des idées premières sur une réalité sociale, pourquoi la scientificité de la connaissance produite par ces populations serait-elle entachée ? Le problème demeure cette volonté accrue de rendre la science universelle. Or, universaliser la science c'est appréhender les pratiques socio-culturelles, cognitives comme devant s'aligner à un modèle homogène qui, lors de sa théorisation n'a ni intégrer le contexte socio-culturel, ni les processus de transmissions de la connaissance dans une société donnée. C'est donc, une volonté d'aliénation de la pensée alors que tout processus réflexif se doit d'être libre.

Ayant comme substrats les connaissances scientifiques ordinaires, les sciences humaines et sociales théorisent leur universalité en termes de contextes et de problématiques abordés. D'une part, les dynamiques sociales font que certaines thématiques existent dans certaines sociétés et pas dans d'autres, d'autre part la diversité des trajectoires historiques font que chaque société a ses spécificités et/ou des réalités qui lui sont propres. Certaines activités sociales se trouvent dans toutes les sociétés mais se vivent et se pratiquent différemment. En ce sens, comment une science universelle pourrait-elle être décrétée ? Comment un même discours, universel homogène

pourrait-il être prononcé ? Par exemple, dans une société sénégalaise où la « *laabane* » et le « *Ndeup* » font figure de savoirs ancrés avec des significations symbolique et culturelle pour l'accès à une certaine place dans la hiérarchie sociale et pour la thérapeutique chez les *Lébous*, ce serait une erreur que l'entreprise scientifique omet ces deux pratiques dans le projet de production de la science. Ce qui demeure le plus caractéristique dans ce type d'exemple c'est comment universaliser une étude sur ces aspects culturels alors qu'ils n'existent pas dans d'autres sociétés.

L'universalité de la science, telle que décrite par les occidentaux, s'entache de préjugés, au moment où ces derniers reprochent aux savoirs locaux, une dose de biais et les considèrent, de facto, comme des handicaps à la science. Cette approche unilatérale fait fi du socioconstructivisme où les savoirs ordinaires apparaissent comme une richesse et un terreau fertile pour l'innovation scientifique. À titre d'exemple, l'échec ou le manque d'efficacité de la médecine conventionnelle a conduit à un recours accru aux savoirs locaux pour solutionner certaines maladies que les médecins considèrent comme non curables, chroniques. C'est ainsi qu'en rédigeant *La Santé par les plantes*, Dr Eric Gbodossou met en place un canevas permettant de soigner chaque type de pathologie avec la posologie qu'il faut. Chaque type de maladie avec le traitement qui l'accompagne. De même, Sambou Ndiaye, en s'intéressant à l'inefficacité des mécanismes de lutte contre la Covid-19, souligne que la défiance des sénégalais face aux respects des gestes barrières lors de la Covid-19 peut s'expliquer, d'une part, par une dissonance cognitive entre le discours médico- institutionnel et les références symboliques communautaires, et d'autre part, par une forme de résistance épistémique de la société vis-à-vis de l'État et de la médecine conventionnelle.

Cela met en évidence l'importance des savoirs endogènes et la nécessité d'inclure les contextes sociaux dans les projets scientifiques. Les vécus et les expériences, modelés sous forme de représentations et de croyances, doivent être pris en compte. Les savoirs locaux ont longtemps servi, avant le développement de la médecine occidentale et continuent, jusqu'à présent, d'attirer l'attention des patients. Surtout que la médecine dite traditionnelle détient, par excellence, un caractère providentiel : elle exclut l'impossibilité de guérir une pathologie. Toute maladie, sauf la mort, peut être soignée selon cette approche.

Ainsi, les savoirs endogènes se positionnent en tant que remèdes pour soulager les maux des populations et leur

permettre de retrouver un équilibre sanitaire. Au moment où la médecine conventionnelle peine à prendre en charge certaines pathologies considérées comme chroniques, les ethnomédecines et la pharmacopée traditionnelle, proposent une palette de cures. Les protocoles endogènes de prise en charge s'articulent autour de pratiques, de croyances religieuses et socio-culturelles. Alors, entre deux modalités de connaissances, si l'une a des limites très visibles et palpables, parce qu'incapable de remédier à certaines maladies, et l'autre trouve tant bien que mal des articulations de plantes et d'astuces de grand-mère, de versets bibliques ou coraniques, quelle serait la « véritable » science, si l'objet de toute entreprise scientifique reste de rendre compte des problématiques des sociétés et d'y apporter des solutions concrètes ?

3.2. L'écologie des savoirs comme modèle de production scientifique

Adopter la perspective de l'écologie des savoirs, c'est considérer ce pluralisme épistémologique, c'est accepter que les réalités demeurent plurielles, et que ces modalités de connaissance endogènes ne sont rien d'autre que des « protosciences » (Leblond, 2004). La science, une création culturelle : il s'agit donc de mettre en commun tous les processus de production de la connaissance sans les opposer, sans avoir une idée « négative » sur la méthode de l'autre, mais travailler côte-à-côte pour appréhender les problématiques de sociétés. Mettre en place une épistémologie pluraliste qui intègre les productions culturelles en tant que vecteurs de la production scientifique. Il s'agit d'engager l'entreprise scientifique en mettant en commun tous les procédés de production de la connaissance sans minimiser ou marginaliser. Il est question alors d'appréhender la science comme une création culturelle en mettant en relief la diversité culturelle en tant qu'elle porte une diversité scientifique. On fait advenir une nouvelle épistémologie du savoir enracinée dans la vie quotidienne des populations, sans établir une opposition ou une hiérarchisation entre les types de savoir : savoirs scientifiques et savoirs dits ordinaires.

On cherche à co-construire une connaissance avec l'autre sans prétendre en produire sur l'autre. Une entreprise scientifique où le nouveau référent conceptuel repose sur la co-construction, la coproduction, la pluridisciplinarité. Une production scientifique qui s'articule autour d'un dialogue entre les différentes sources de savoirs et les cultures, loin de cette épistémologie classique et eurocentriste. L'intérêt du pluriversalisme réside dans le fait d'inviter les chercheurs à un

espace co-construit d'univers de savoirs différents. Il permet la co-construction des modalités et des critères de validation des savoirs reposant sur la reconnaissance l'acceptation, et le respect du protocole de production du savoir en rapport avec chaque société, chaque culture (Ndiaye, 2021). Ce qui veut dire que la validité du savoir ne dépend que du cadre épistémique de référence et non d'une prétendue visée universaliste : voilà le crédit apporté par l'écologie des savoirs et le pluriversalisme comme modèles de production et de validation de la science.

Conclusion

Cet article ne cherche pas à opposer foncièrement les savoirs endogènes à l'épistémologie positiviste, mais plutôt à montrer que ces savoirs, ancrés dans des contextes socio-culturels spécifiques, ont grandement contribué à l'avancée scientifique. Cela suggère que la validité scientifique d'un savoir ne devrait pas se mesurer uniquement par les obstacles qu'il surmonte ou son aspiration à l'universalité, d'autant plus que cette universalité impliquerait l'adoption d'un modèle unique de production scientifique.

En effet, divers outils et contextes de recherche conduisent inévitablement à une multiplicité de résultats et de connaissances. Les savoirs endogènes démontrent ainsi que la science est un construit social et que la connaissance est toujours partielle et subjective : chaque société a ses propres réalités. Ce qui peut être considéré comme un obstacle à la connaissance dans une culture peut représenter une source de savoir dans une autre. D'où la nécessité de promouvoir une écologie des savoirs et un pluriversalisme dans la production scientifique.

Cette diversité de repères permettrait de produire une science plus contextualisée, offrant une compréhension plus précise des réalités socio-culturelles. Par conséquent, elle garantirait que les solutions proposées soient mieux adaptées aux problématiques multiples et variées qui entravent le développement dans les pays du Sud, et plus particulièrement en Afrique. Il devient alors pertinent de se demander si l'indépendance économique et politique ne dépendrait pas fondamentalement de l'indépendance scientifique, condition essentielle à tout développement.

Bibliographie

Akakpo, Y. 2024. *La science dans les traditions africaines*. L'Harmattan, 196p

Bachelard, G. 1934. *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*. Paris : Librairie philosophique J. VRIN, 5e éd., 288p

Damus, O. 2023. « Le rôle des savoirs des matrones dans la promotion de la santé, l'éducation à la santé et la prévention en Haïti ». *Les Éditions de l'Université de Sherbrooke*, n° 1, pp. 30-49.

Damus, O. 2023. « La pédagogie régénératrice et réparatrice ». *Les Éditions de l'Université de Sherbrooke*, n° 1, p. 7-29

De Sousa Santos, B. 2011. « Épistémologies du sud ». *Études rurales*, vol. 187, no 1, p. 21-49

Hountondji, P. (Eds.). 1994. « Les savoirs endogènes : pistes pour une recherche ». Dakar : CODESRIA, p. 1-34

Levy-Leblon, J.-M. 2004. « La science est-elle universelle ? » *Alliage*, n° 55-56

Moussavou, R. 2014. « Savoirs endogènes en classe des sciences : points de vue d'enseignants et d'enseignantes en formation au Gabon ». *Éducation relative à l'environnement*, vol. 11

Ndiaye, S. 2021. « Décolonialité des savoirs endogènes africains et pluriversalisme ». *Les cahiers de l'ACAREF*, numéro spécial, tome 1

Niang, A. 2003. « La science, l'homme de science et le social : l'implication cognitive et éthique dans l'entreprise scientifique »

Piron, F., Regulus, S., & Madiba, M. S. D. (Eds). 2016. *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux*. Éditions Science et Bien Commun, 462p

Roué, M. 2017. « Savoirs locaux et co-production des connaissances ». Dans : A. Euzen et al. (Éd.), *Le développement durable à couvert* (pp. 190-191). Paris : CNRS Éditions

Soler, L. 2019. *Introduction à l'épistémologie*.

3e éd., Langue Française, Broché, Ellipses
Édition Marketing S. A., 336p

Sylla, S. 2020. « Discussion sur la pratique de la sociologie dans les contextes africains et sénégalais ». <https://jcea.hypotheses.org/1174>

Tourneux, H. 2019. « Les savoirs locaux : comment les découvrir et comment les transmettre ». Dans : Clément Dili-Palaï (Eds)., *Savoirs locaux, savoirs endogènes : entre crise et valeurs* (p. 15-29). Paris : Éditions du Schabel

UNESCO. 2020. *La science ouverte au-delà du libre accès : Pour et avec les communautés. Un pas vers la décolonisation des savoirs*, 24 p

Vilkas, C. 1998. Matalon, Benjamin, « La construction de la science. De l'épistémologie à la sociologie de la connaissance scientifique ». Dans : *Revue française de sociologie*, 39-2. Carrières masculines, carrières féminines. France-Allemagne, p. 445-448